Elles entretiennent maintenant la stagnation, le charlatanisme et le terrorisme. Dès ses premières formulations au temps d'Ibn Taïmiya, puis à partir du XVIIIe siècle, la thématique de l'Islah puis de la Nahda, a voulu poser des problèmes concrets : la libération de l'occupation étrangère et l'introduction de formes de vie modernes dans les pays musulmans. Le premier but a été atteint avec plus ou moins de bonheur. Quant au second, on se rendait compte au moment de passer aux actes que les formes de vie modernes souhaitées dans certains domaines impliquaient des remises en cause auxquelles nul n'était prêt à se résoudre. Une équivoque avait pesé dès le départ sur le terme lui-même : Nahda signifie «réveil», et non re-naissance, choix révélateur d'une attitude candide devant la gravité des problèmes et ne mesurant pas ce qui est vraiment en jeu : la naissance de quelque chose de neuf, et non le recyclage de ce qui est mort. C'est pourquoi la Nahda n'a pas généré de renouveau social, économique ou politique, et qu'elle s'est cantonnée en gros à la morale et à la littérature.

Le mouvement de renaissance dans les pays musulmans a certes été contrecarré par les stratégies de colonisation de la France, de l'Angleterre et de la Russie tsariste puis communiste (chute de l'Empire ottoman, occupation des pays arabes et musulmans, apparition du mouvement sioniste...), mais même après le mouvement des indépendances il n'a pas réussi à développer les pays arabo-musulmans. Il n'a réussi ni dans son expression laïque (non seulement le baâthisme n'a pas réuni l'Irak et la Syrie qui se sont réclamés de lui, mais il les a dressés l'un contre l'autre) ni dans sa version religieuse, puisque le panislamisme n'a débouché sur aucune dynamique d'intégration des pays musulmans.

Quel bilan peut être fait du mouvement de Nahda qui a mobilisé tant d'énergies intellectuelles et politiques pendant près de deux siècles ? En fait, il n'y a plus que les mouvements islamistes pour parler de Nahda, d'Islah ou de «sahwa». Le mot a été abandonné à l'avènement des indépendances parce qu'il ne recoupait plus les aspirations des nouvelles nations qui se rendaient compte qu'elles n'entretenaient pas une même vision de leurs intérêts.

Aujourd'hui, il y a une claire conscience qu'il n'existe pas de prototype musulman, que les adeptes de l'islam ne sont pas semblables, que les sunnites et les chiites ne renonceront jamais à leurs croyances particulières, que les uns et les autres travaillent séparément, parfois les uns contre les autres, à faire valoir leurs intérêts nationaux, ethniques ou sectaires, à protéger leurs frontières et à élargir leurs zones d'influence… Les ethnies, les langues, les habitudes de vie, les modes de pensée, les intérêts stratégiques des pays musulmans varient et nul ne semble disposé, au nom d'une mythique «Oumma», à y renoncer.

Des haines durables les ont éloignés les uns des autres par le passé, ils se sont fait la guerre de multiples fois (Turcs contre Persans, Arabes contre Turcs, Arabes contre Persans, Algérie contre Maroc, Pakistan contre Bangladesh, Libye contre Égypte, coalition arabo-américaine contre l'Irak en 1991, coalition arabo-saoudienne contre le Yémen…). La plupart d'entre eux sont obsédés par la préservation de leur cohésion nationale (Irak, Syrie, Turquie, Iran, Soudan…) menacée par la résurgence de l'ethnicisme, du sectarisme (chiites, sunnites) ou du confessionnalisme (Liban, Soudan, Egypte…). Quand deux nations musulmanes s'affrontent, ce n'est bien sûr pas l'islam qui combat l'islam, mais des ethnies et des intérêts d'Etat qui se disputent.

Les initiatives et les velléités de modernisation apparues depuis le XVIIIe siècle furent le fait des gouvernements et ne visaient que l'Etat et ses expressions : l'armée, l'administration, la diplomatie, les grandes écoles… La société n'était pas impliquée dans leur mise en œuvre et n'en bénéficiait que peu. Ces réformes restèrent par conséquent des entreprises d'entassement de «choses» qui n'empêchèrent pas les pays arabo-musulmans d'être envahis et occupés par les puissances coloniales.

Dans le monde musulman, on loue les exemples japonais et chinois, et on cherche à s'inspirer de leur expérience. On croit que l'explication de leur réussite réside dans les politiques suivies, alors qu'elle se trouve dans la culture, dans la psychologie, dans le monde des idées, dans l'organisation sociale des Japonais et des Chinois. En fait, ce ne sont pas les anciennes civilisations japonaise ou chinoise qui ont ressuscité, mais les Japonais et les Chinois qui sont réapparus sous de nouveaux visages et se sont harmonieusement insérés dans des schémas d'organisation qui leur étaient au départ étrangers.

Les pays asiatiques ont pour la plupart réussi leur développement économique et social, mais pas les pays musulmans (à l'exception peut-être de la Malaisie, de la Turquie et de l'Indonésie), malgré les fabuleuses richesses minières et agricoles qu'ils recèlent. Le phénomène «développement» n'a pas trouvé dans l'esprit de ces sociétés l'espace et l'intensité nécessaires. C'est que, d'après Bennabi, «le pouvoir de conditionnement d'une idée n'est pas le même dans deux sociétés aux origines culturelles différentes». Au lieu de susciter une dynamique sociale, les efforts entrepris par la Nahda et l'Islah n'ont donné dans ces pays que de l'entassement, du choséisme, un développement entropique, car les gens ne vivent pas la dimension économique comme une directive sacrée. L'idée de développement ne peut dès lors produire en eux la tension nécessaire. N'agissant pas à une large échelle sur eux, elle ne pouvait constituer un pouvoir d'intégration. Ne recoupant pas leur notion religieuse, leur perception métaphysique, elle ne peut exercer sur eux de pouvoir d'orientation. Une société issue d'une culture qui privilégie l'au-delà et qui compte sur Dieu pour tout ne peut se retrouver dans un modèle issu d'une philosophie extravertie tournée vers le monde des objectifs et des réalisations historiques.

Une psychologie religieuse issue du «taqlid» (imitation des anciens) ne peut aboutir qu'au renoncement ici-bas pour un plus grand profit dans l'au-delà. Elle est plus intéressée par la Résurrection que par la Renaissance, par la Parousie que par la Palingénésie. Si la Renaissance européenne a été un retour à l'Antiquité, aux lumières de la rationalité, avant de prendre les formes de la révolution intellectuelle et des conquêtes technologiques les plus spectaculaires, celle du monde musulman était un retour à la théologie et à la théocratie. Le combat entre la tradition et la modernité ne s'est pas soldé par la victoire d'un camp sur l'autre, mais par un «ni vainqueur ni vaincu». La Nahda et l'Islah ont échoué politiquement parce qu'ils n'était intéressés que par la libération, et intellectuellement parce qu'ils n'étaient pas intéressés par l'émancipation de la pensée. Pour les Arabes, elle signifiait la sortie de l'Empire ottoman et la restauration de systèmes politiques despotiques.

Si l'on voulait traduire dans le langage de la biologie l'échec de la renaissance en pays d'islam, on peut, avec le biologiste américain Jonas Salk, parler de «non-stimulation de cultures ou systèmes conduisant à un échec du développement des possibilités somatiques exprimant le potentiel génétique». La faculté d'adaptation d'un organisme vivant résulte de sa capacité à vivre et à évoluer avec les changements qui affectent son environnement. L'évolution biologique et l'évolution sociale et culturelle de l'homme sont soumises à de mêmes règles.

Ces règles, selon qu'elles soient observées ou non, déterminent des processus évolutifs ou régressifs. Jonas Salk a noté que «l'ordre observé dans la nature existe aussi dans les processus biologiques… L'évolution se passe, aussi bien biologiquement que métabiologiquement, à travers une série de mécanismes impliquant une "mutation". La "mutation" implique l'apparition spontanée d'une nouvelle information… Dans le domaine métabiologique, de nouvelles perceptions apparaissent de temps en temps qui ont des effets analogues à ceux d'une nouvelle information biologique transmissible de génération en génération par des moyens culturels…»[1] On peut inférer de cela que le «potentiel évolutionnaire» des musulmans a été gelé par ceux qui, détenant l'autorité religieuse, c'est-à-dire les leviers de commande du psychisme musulman, lui ont interdit tout développement vers des formes nouvelles et complexes. Or, il n'y a de survie que grâce à ce potentiel. Peut-on imaginer le programme génétique d'une espèce décidant de lui-même de donner un ordre stoppant la recherche de l'évolution vers des formes nouvelles ? C'est ce qui s'est pourtant produit dans le monde musulman au tournant du XIe siècle. Tel qu'il se présente aujourd'hui au regard des autres civilisations, l'organisme musulman ne semble plus programmé pour évoluer. Il aurait atteint son stade achevé dès la période médinoise. La culture musulmane ne s'est pas ouverte aux autres systèmes de pensée, elle ne s'est pas penchée sur l'étude de leurs philosophies, elle n'a pas analysé la renaissance occidentale, chinoise, japonaise ou hindoue, elle ne s'est pas intéressée aux apports des nouvelles sciences : astrophysique, biologie, génie génétique, nouvelles technologies de l'information… Elle regarde celles-ci de loin, se sentant à peine concernée par leurs investigations et leurs conquêtes. Les sciences dites profanes sont ignorées, voire méprisées, seul le «îlm» (savoir théologique) redondant et devenu presque inutile, l'émeut et l'enthousiasme. La peur de la «bidaâ» (innovation religieuse) écarte les oulamas de tout débat, de tout questionnement, de toute inquiétude : «Il sont parfaits, parfaits comme la mort et comme le néant», écrit Bennabi.

Dans leur situation de sous-développement et de faiblesse, les musulmans trouvent quand même un titre à faire valoir aux yeux des autres : posséder la vérité, être dans le vrai, représenter la religion «élue». En fait, cet argument ne vaut qu'à leurs yeux. Aux yeux des autres, ils passent de plus en plus pour ce qu'il y a de pire. Mentalement, ils vivent dans un «enclos», en vase clos, dans une réserve, loin des préoccupations de l'heure. L'ancien étant vrai et parfait, pourquoi chercher du nouveau, jugé comme une dégradation, une profanation du passé ? Dieu pourvoit aux besoins, Dieu guide l'humanité, Dieu est derrière chaque évènement… Pensée passive, démissionnaire, irresponsable…

Chaque fois que dans tel ou tel pays musulman des esprits lucides et courageux ont tenté une incursion dans la formulation d'idées nouvelles, ils se sont aussitôt vu opposer des réactions violentes et des procès en mécréance. Des exemples peuvent être cités tout au long du siècle dernier comme ceux de Ali Abderrazik, Abderrahman al-Kawakibi ou Mohamed Abdou qui put difficilement passer quelques «fetwas» (consultations juridiques) sur le prêt bancaire, le vêtement européen et la viande «halal». La remarque de Ferdinand Lot prend dès lors toute sa signification : «C'est une tâche surhumaine d'adapter une société musulmane à la vie moderne. Ici, la religion ne se laisse pas réduire à la portion congrue. Il est vain de chercher à la mettre à sa place, car sa place est partout et nulle part.»[2]

Les musulmans ne profitent pas de leurs échecs, de leurs crises. Ils attendent que leurs effets s'estompent, sans rien changer à leur conception des choses. Ils comptent sur l'oubli avant d'être de nouveau confrontés à une autre débâcle humiliante. Ils vocifèrent, prennent les armes pour certains, mais la mécanique mentale et sociale n'accepte aucun changement radical dans son fonctionnement. On s'en remet à Dieu pour être vengé dans l'autre monde. Il s'agit d'ici-là de patienter, d'où la valeur du «sabr» (patience), qualité cardinale chez le croyant. Echecs militaires, échecs économiques, échecs politiques, échec des indépendances, échec de la modernisation, rien ne les émeut ni ne les perturbe. Le grade militaire de «maréchal» n'existe pas en Israël qui a gagné toutes les guerres, mais chez les Arabes qui les ont toutes perdues. Les musulmans ne sont en quête de rien du tout, ils attendent le jugement dernier pour être reconnus innocents, vainqueurs, gagnants du procès commencé ici-bas. Finalement, il faut bien se dire que la seule renaissance à laquelle ils croient est celle dans l'au-delà. Quoi qu'il en soit, le monde musulman a indiscutablement raté sa renaissance, son Islah et sa Nahda n'ayant été au total qu'une débauche de discours stériles et d'écrits futiles : «Un siècle pour rien»[3], ont écrit trois intellectuels dans un livre collectif auquel ils ont donné ce titre. Nous sommes tentés de dire : un millénaire pour rien !

N. B.

Jeudi prochain : PENSÉE DE MALEK BENNABI : 26) La désillusion.

Dans leur situation de sous-développement et de faiblesse, les musulmans trouvent quand même un titre à faire valoir aux yeux des autres : posséder la vérité, être dans le vrai, représenter la religion «élue». En fait, cet argument ne vaut qu'à leurs yeux. Aux yeux des autres, ils passent de plus en plus pour ce qu'il y a de pire. Mentalement, ils vivent dans un «enclos», en vase clos, dans une réserve, loin des préoccupations de l'heure.

1) Jonas Salk : *Métaphores biologiques*, Ed. Calman-Lévy, 1975.

2) F. Lot : *La fin du monde antique et le début du Moyen-Âge*.

3) Jean Lacouture, Ghassan Tuény et Gérard Khoury : *Un siècle pour rien*, Ed. Albin Michel, Paris 2002.